

## Anne Cuneo

---

Née à Paris de parents italiens, Suisse par mariage. Licenciée ès lettres et ès sciences pédagogiques de l'Université de Lausanne, puis formation de Conseil en publicité et de journaliste. Écrivain de livres « littéraires » et « documentaires ». Écrit et met en scène pour la radio, la télévision et le théâtre. Depuis 1981 travaille aussi dans les métiers du cinéma, comme assistante, scénariste, puis comme journaliste et réalisatrice, soit de façon indépendante, soit à la Télévision suisse.

Après une première phase autobiographique, Anne Cuneo découvre, à travers l'expérience théâtrale et cinématographique, les potentialités d'une forme de roman inspirée de la réalité mais susceptible de prendre des libertés avec elle pour en mettre en valeur certains aspects. Utilisée pour la première fois avec *Station Victoria*, elle a permis l'écriture d'œuvres basées sur des personnages réels. Dans *Le Trajet d'une rivière*, c'est la redécouverte d'un personnage oublié, et capital, de l'histoire de la musique. Dans *Objets de splendeur*, il s'agit d'un regard différent sur la vie amoureuse du jeune Shakespeare. *Le Maître de Garamond* raconte l'histoire d'Antoine Augereau, imprimeur à qui l'on doit maintes caractéristiques de l'orthographe moderne, et de ses rapports avec le plus célèbre de ses apprentis, Claude Garamond. *Un monde de mots* raconte l'histoire de John Florio, auteur du premier dictionnaire italien-anglais de l'histoire et traducteur de Montaigne en anglais. *Zaida* est l'itinéraire d'une femme née en 1860, qui, l'année de ses cent ans, entreprend le récit de sa vie.

Anne Cuneo est également l'auteur d'une série de romans policiers (qu'elle qualifie plutôt de « romans sociaux ») solidement enracinés dans la réalité sociale contemporaine. Et enfin, *La Tempête des heures* retrace la

grande peur des Suisses en 1940, à travers les tensions du Schauspielhaus de Zurich, et par la voix d'une jeune réfugiée juive.

Anne Cuneo

---

Les Corbeaux  
sur nos plaines  
Récit



---

*camPoche*

« Les Corbeaux sur nos plaines »,  
a paru en édition originale  
chez Bernard Campiche Éditeur, en 2005

« Les Corbeaux sur nos plaines »,  
Trois cent trentième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le soixante-neuvième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
L'édition originale avait été réalisée avec la collaboration  
de Line Mermoud, de Marie-Claude Schoendorff,  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Couverture : prise de vue Anne Cuneo,  
tirée par Laurent Cochet, Lausanne  
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand  
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-331-4  
Tous droits réservés  
© 2013 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Ami, entends-tu le vol noir  
Des corbeaux sur nos plaines ?  
Ami, entends-tu ces cris sourds  
Du pays qu'on enchaîne ?  
Obé ! partisans, ouvriers et  
Paysans, c'est l'alarme.  
Ce soir l'ennemi connaîtra  
Le prix du sang et des larmes.*

*LE CHANT DES PARTISANS*

Paroles de Maurice Druon  
et de Joseph Kessel  
Musique d'Anna Marly



« **C'** EST un peu une autopsie. »

Je sursaute.

Je crois que le col relevé de mon manteau m'empêche de vraiment entendre ce qu'elle a dit. Je la regarde, le sourcil haut. Elle perçoit mon mouvement, tourne la tête brusquement.

« Je suis ici pour mon autopsie », répète-t-elle, comme si c'était une explication.

D'un mouvement sec (elle n'a que des mouvements secs), elle tourne vers moi sa personne tout entière. Et elle se met à me parler comme si elle me connaissait.

« Je suis endeuillée, orpheline, et morte. Peut-on avoir passé plus de frontières que moi ? »

Soudain, ses yeux perdent leur fixité, elle m'enregistre. Elle a un sourire narquois :

« Non, non, rassurez-vous, je ne travaille pas du chapeau. »

Sans cesser de sourire, elle me tend la main dans un cliquetis de bracelets.

« Je m'appelle Elena Marini, et vous ? »

À la façon dont elle prononce son nom, je comprends pourquoi son étrange façon de parler m'est si familière. Elle doit être italienne. Je lui dis mon nom.

« Alice Colombo. »

Elle s'illumine.

« *Italiana ?* »

« *Si*. Vous aussi ? »

« Oh ! écoute, tutoie-moi, entre nous... »

En italien, elle a un fort accent toscan. Nous nous racontons ce que nous faisons. Elle vient d'obtenir un doctorat ès lettres à Rome. Elle est journaliste dans un quotidien.

« Moi aussi j'étudie les lettres. »

« Ici, à Lausanne ? »

« Oui. »

« Ah ! J'ai passé deux ans là-haut, près de la cathédrale. Quand j'apprenais le français. »

Un long silence. J'en suis à me demander si je vais m'en aller. De toute façon, ce n'est pas un jour à s'attarder sur un banc public ; lorsqu'elle est venue s'asseoir, j'étais déjà sur le point de lever l'ancre. Mais elle reprend, le regard tourné vers le haut de la colline, direction Cité.

« C'est là que j'ai cru commencer à vivre – mais je crois que c'est là, au contraire, que j'ai commencé à mourir. »

Pour Elena, je l'ai compris par la suite, des maximes comme celle-là sont des piliers. Elle les répète périodiquement, comme pour s'assurer de la solidité de son édifice.

C'est ainsi, par hasard, que je l'ai connue, par un jour d'hiver où il faisait très froid ; elle était venue s'asseoir à côté de moi, sur ce banc du parc Mon-Repos, alors que tout autour de nous cela grouillait de bancs vides. Un de ces jours où, logiquement,

personne ne va s'asseoir dans les parcs. Si elle ne s'était pas approchée, d'un pas si léger que je ne l'ai pas entendue venir, je serais partie. J'avais eu l'intention de m'asseoir juste un instant, pour savourer la blancheur de la neige fraîche.

J'avais vingt ans. Elle, d'après mes calculs, devait en avoir trente.

Elle était élancée, très belle, suprêmement élégante. Une de ces personnes sur qui on se retourne. Elle ne s'appelait pas vraiment Elena. Elle aimait à répéter, en posant une main fiévreuse sur mon poignet :

« Si tu racontes mon histoire, un jour... »

« Tu pourrais la raconter toi-même. »

Elle écartait l'éventualité d'un revers de la main.

« Moi, j'en ferais une longue pleurnicherie, tandis que toi, tu as le sens de l'épique, tu en ferais sûrement quelque chose. Bref, si tu racontes mon histoire, appelle-moi Andromaque. Je trouve que c'est le nom qu'il me faut. »

Une fois, pourtant, après avoir dit cela, elle a agité ses bracelets, vigoureusement :

« Non, non, pas Andromaque. Elena. La belle Hélène. Celle d'Homère ou celle d'Offenbach, je ne sais pas, je ne me suis pas encore choisi de personnage. En tout cas, si tu parles de moi, raconte mon histoire à la troisième personne. Même moi, quand je parle de moi, c'est à la troisième personne, alors tu vois... »

Après ce genre d'affirmation, elle enfilait ses mains entre sa jupe et sa blouse, et elle riait très fort.

Entre le moment où je l'ai rencontrée au parc et le jour où elle est rentrée en Italie, il s'est écoulé peut-être un mois. Je n'ai pas compris, à l'époque, pourquoi elle était là.

Deux ou trois fois, après notre première rencontre, elle a demandé :

« Tu crois aux rencontres ? »

Et sans me laisser le temps de répondre :

« Toi, par exemple, je te rencontre. Pourquoi suis-je sur ce banc ? Et toi, pourquoi ? Simple hasard. Nous nous parlons cinq minutes et je peux tout te dire, je le sens. Nous nous comprenons. Pour moi, chaque rencontre, tu vois, c'est comme Dante. Il rencontre Béatrice. Aussitôt il *sait* : "*Incipit vita nova*". Toutes les rencontres sont le début d'une vie nouvelle. D'accord ? »

J'ai pensé, confusément, qu'elle devait se sentir très seule, malheureuse, paumée même, pour s'être approchée d'une inconnue assise sur un banc et s'être aussitôt mise à déverser sur elle son histoire. Mais j'étais touchée. Jamais auparavant je n'avais rencontré personne qui m'ait dit de ces choses-là.

Elle n'a pas, elle n'a jamais, remarqué mon émotion. Elle a toujours fait abstraction de la personne à qui elle parlait, je crois. L'autre était avant tout un réceptacle. Elle ne semblait vivre que par la parole. Son passé était un fil qu'elle dévidait, dévidait...

À moi d'emmagasiner. Les « maximes » mises à part, Elena ne s'est jamais répétée, comme si un souvenir raconté était usé pour toujours. Ses récits intenses étaient inoubliables. Les gens dont elle m'a

parlé, je ne les ai jamais vus, à quelques exceptions près. Mais je les connais. Elle les avait racontés de telle manière qu'on les imaginait tels qu'ils sont.

Voici donc son histoire. À la troisième personne, comme elle l'a voulu.



## I

EN retard, comme d'habitude, Elena s'était glissée dans l'auditoire. Pas de place près de la porte. Discrètement, elle avait traversé la salle, s'était assise au premier rang, avait sorti son stylo et commencé à noter.

À huit heures du matin, il était difficile de se concentrer. Elle avait envie de dormir. Ou d'aller profiter du soleil qui s'annonçait. Son regard errait d'une fenêtre à l'autre, ses pensées dérivait vers un lit de nuages. Elle était sur le point de recommencer à écrire lorsqu'elle avait eu l'impression d'avoir effleuré un visage familier. Elle avait regardé, encore une fois. Mais où ai-je déjà vu ce type ? Et soudain, l'auditoire s'était pulvérisé.

Max.

Ce n'est pas possible.

Elle était revenue à son cahier, s'était retournée une fois encore. Non. Mais oui, c'est lui. Elle aurait voulu voir son sourire, recevoir le choc brillant de ses dents de fauve. Pour être sûre. Même ainsi, penché sur ses notes, avec sa mèche sombre, son nez long et fin...

C'est lui.

Elle avait essayé d'écouter, de se concentrer. Ce n'était plus possible. Combien d'années ? Combien

d'années qu'elle ne l'avait pas vu ? Six... Sept... Elle se souvenait de sa peur la première fois, lorsqu'elle l'avait vu en uniforme. 1944. Elle se retrouvait en pleine guerre. Dans un monde qui avait cessé d'exister. Ou pour le moins totalement étranger à celui-ci.

Ses parents.

Elle n'avait plus jamais *pensé* à ses parents depuis... Depuis ce jour-là. Elle préférait ignorer la dernière fois où elle les avait vus, visage au sol. Sa mère, d'une main, s'était protégé la poitrine. Lui, il était tombé les deux bras en avant.

Elena, n'y va pas.

Elena, reste ici.

Mais elle avait voulu voir. Ses parents, c'était son monde, c'était tout, c'était...

Plus rien.

Penchée sur l'un, puis sur l'autre, indifférente aux Allemands qui vociféraient autour d'elle, elle s'était rendu compte que c'était fini. Qu'entre eux le contact était coupé. Ses parents étaient morts.

Le pire, d'ailleurs, était venu après. Les Allemands l'avaient poussée dans un camion. On était partis. Elle était seule avec sept ou huit soldats qui la regardaient en parlant fort et en riant. Elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient, elle avait peur.

Puis l'un d'eux l'avait immobilisée par-derrière. Elle avait peur. Elle se débattait. Laissez-moi, je suis bien assez occupée avec mes parents. Non.

Un coup violent. Elle avait perdu connaissance.

Elle s'était retrouvée au bord d'un chemin. Étendue de tout son long, les yeux fixes. Son corps n'avait plus de contours. L'idée de bouger, de

se relever, ne lui venait même pas. Tous morts, c'était sa seule pensée. Tous morts, et moi aussi, je vais mourir. Où serait-elle allée, si elle s'était relevée ? Elle avait fermé les yeux. La radieuse journée de juin, le chemin tout proche, ses vêtements déchirés, le sang qu'elle se souvenait distinctement d'avoir senti couler entre ses jambes, tout cela n'avait plus de sens. Les Allemands reviendraient-ils ? Tant pis, je serai morte.

\*  
\* \*

Je ne suis pas morte, avait-elle pensé, paresseusement, en émergeant. Une voix avait percé jusqu'à elle. Les Allemands ? Elle avait ouvert les yeux, ses paupières pesaient une tonne. Penchée sur elle, une femme la regardait attentivement.

« Est-ce que tu n'es pas la fille Marini ? »

Elena avait fait signe que oui.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Faire l'effort de parler.

« Je... Je ne sais pas. »

« Tes parents savent que... »

« Ils sont morts. Fusillés. »

« Quand ? »

« Avant... Je ne sais pas. »

« Et toi ? »

« Ils m'ont mise dans leur camion. Après, ils se sont tous rués sur moi. Et puis je ne sais plus. »

« Ne bouge pas. »

La femme lui avait relevé les jupes, avait palpé.

« Tu sais ce qu'ils t'ont fait ? »

« Ils m'ont blessée ? »

« Ils t'ont violée. »

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

La femme avait eu un mouvement de stupeur. Elle avait voulu dire quelque chose, puis s'était ravisée et avait continué à lui essuyer les jambes. Elle lui avait fait mal.

« Ne bouge pas, je te désinfecte. Voilà. »

Elle portait les vêtements noirs, le fichu triangulaire des paysannes. Ses mains craquelées étaient douces et délicates. Elena se souvenait vaguement de l'avoir déjà vue. Où ? Après tout, quelle importance ? Cette femme la connaissait, la soignait.

« Essaie de te relever, maintenant. Doucement. Là. Ça tourne ? »

« Oui. J'ai mal au cœur. »

« C'est sans doute une commotion. Lève-toi. »

Les arbres basculaient, elle avait mal partout, et envie de vomir. La femme avait dû la soutenir.

« C'est une commotion. »

Au milieu du chemin, il y avait une carriole de paysan attelée d'un mulet. Derrière, un sac de pommes de terre. La femme l'avait soulevée par la taille, l'avait couchée la tête sur le sac, l'avait couverte d'un sac vide.

« Quoi qu'il arrive, tu ne bouges pas, tu ne dis rien, compris ? Tu es ma nièce Mariuccia, nous rentrons du marché de Caravaggio, je t'y ai amenée parce que tu as la fièvre et je voulais que la Madone de Caravaggio te guérisse. Si on te pose des questions, tu joues à la demeurée. Compris ? »

« Oui. »

« Si on s'en tire, je te soignerai mieux ce soir. Mais les Boches ont passé par ici, ce chemin n'est plus aussi sûr que nous le pensions. »

\*  
\* \*

Sa guerre à elle s'était arrêtée là. Un épisode de violence – une période de léthargie. Elle avait perdu ses parents. Le sens de cette phrase lui échappait. Pendant longtemps, il lui avait semblé vivre un rêve. Il aurait suffi qu'elle rentre chez elle pour retrouver son monde intact. Mais inexplicablement, comme dans un cauchemar, ce n'était pas possible.

Elena avait tourné la tête à demi et avait regardé une fois de plus trois rangs plus haut dans l'auditoire. Max était toujours là, il prenait des notes. Maintenant, elle le voyait de trois quarts. C'était lui, vraiment lui.

Elle avait renoncé à essayer de suivre son cours. Depuis la fin de la guerre, c'était la première fois qu'elle voyait un des protagonistes de son histoire. À part la doctoresse, bien sûr. Mais Max... Il était un des « nôtres », et tout de même, c'était un Allemand.

\*  
\* \*

La charrette l'avait bercée longtemps. Au crépuscule, elle avait ouvert les yeux une fois, elle

avait entendu des voix. Des Allemands? Cela lui était égal. Puis on était repartis. Sa tête était terriblement douloureuse. Elle avait refermé les yeux.

La deuxième fois qu'elle était revenue à elle, elle était dans un lit, et la femme lui tenait le pouls.

« Ah, te voilà! Tiens, enfle le thermomètre. Sous la langue. Voilà. Tourne la tête à droite. À gauche. Ça fait mal? Ça passera vite. »

Elle lui avait posé une main sur le bas-ventre.

« Et là? »

« Ça fait mal, ça brûle. »

« Tu sais pourquoi? »

« Non. »

« Je t'expliquerai demain. En attendant, il faut que tu dormes. Si tu as besoin de quelque chose, tu frappes contre cette paroi. »

Elle était allée à la porte, l'avait ouverte.

« Marco! »

Tout ce qu'elle avait vu de lui entre ses cils était un bras en écharpe.

« Marco, c'est Mariuccia (comme c'est étrange de s'appeler d'un autre nom, c'est comme si rien de tout ceci ne m'arrivait vraiment). Mariuccia, Marco aussi est médecin, il s'occupera de toi si tu as besoin de quelque chose pendant la nuit. »

Ce n'est pas une paysanne, elle est médecin. Elena s'était endormie tranquille.

On verra demain.

Marco était un être exubérant, toujours gai. Il s'était cassé le bras pendant une embuscade.

« Même pas une balle boche », avait-il expliqué à Elena le lendemain. « Non, je n'ai même pas cette

consolation-là. Moi qui n'ai jamais eu un rhume, un de mes bras se casse, tout seul, sans rien me dire. Et me voilà traînant depuis des mois au vert. En tout cas, rassure-toi, les Boches ignorent tout du coin. D'ailleurs, à pied ils auraient peur d'y venir parce qu'ils se feraient avoir proprement, un par un, dans les chemins creux. Et les chars ne passent pas. Bref, me voici poussif, promu sanitaire, pendant qu'Olga et les autres risquent leur peau vingt fois par jour. »

« Olga, qui est-ce ? »

« C'est la doctoresse, celle qui t'a trouvée hier. Tu as eu de la veine, entre nous soit dit. De la veine dans ton malheur, je veux dire. »

La doctoresse était revenue le soir. Cette fois, elle l'avait examinée à fond, longuement. Puis elle s'était assise au bord du lit et lui avait expliqué le viol.

Vagues souvenirs de culpabilités enfantines, mots entendus ici et là, chuchotements des femmes du village lorsqu'on touchait à certains sujets, malgré sa totale innocence, Elena s'était sentie précipitée en enfer. Elle s'était mise à pleurer.

« Alors, ma vie est finie ? »

Olga lui avait pris la main.

« Mais non, ma chérie. Tu es en bonne santé, tu t'en remettras. En attendant, la première question, c'est de savoir si tu risques des conséquences immédiates. Tu as quel âge ? »

« Je vais avoir quatorze ans. »

« Bon, espérons. Tu sais ce que ça veut dire, attendre un enfant ? »

« Je croyais qu'il fallait d'abord beaucoup d'amour, et un homme et une femme qui se connaissent bien. »

« Souvent, c'est vrai. Mais ce n'est pas indispensable. L'acte de la chair, pas le viol, mais cet acte, c'est indispensable. L'amour, la connaissance, c'est en plus. Si tu savais, dans toute l'Italie, combien il naît d'enfants dont les parents ne s'aiment pas ! »

Moi, un enfant. Mais, moi, je *suis* une enfant. De tout petits souvenirs prenaient soudain une importance terrifiante. « Levez-vous, mes enfants, voilà Monsieur le directeur », avait dit la maîtresse hier encore. « Viens ici, ma petite fille... Tu ne peux pas faire cela, tu n'es qu'une enfant... Lorsque tu seras grande... »

Et aujourd'hui... Aujourd'hui...

\*  
\* \*

Au bout de quelques jours, la soutenant de son bras valide, Marco lui avait fait faire le tour de la maison ; c'était une ferme en pierre à un étage, quelques pièces, petites et spartiates comme des cellules de moine, une grande cuisine, une vaste étable.

Elle se remettait lentement, quoique l'impression persistât qu'elle habitait un corps étranger.

Elle n'avait pas revu la doctoresse. Plusieurs fois, la nuit, elle avait entendu des voix, des pas, des bruits de vaisselle. Marco ne lui parlait pas des visiteurs, et elle ne demandait rien. Elle s'était habituée

aux va-et-vient nocturnes. Chez ses parents aussi, depuis quelque temps, la chambre d'amis avait souvent été occupée par des gens qu'elle ne voyait pas, venus tard, partis tôt. Marco y était passé, il le lui avait dit.

« Tes parents étaient des gens bien, tu sais. Ils ne disaient pas grand-chose, ils agissaient. J'aime le courage discret. J'ai dormi plusieurs fois chez toi. Quelques heures à peine, mais ça faisait du bien, un vrai lit frais et propre après des semaines dans la paille ou par terre. Ta mère m'apportait toujours le déjeuner au lit. Une maîtresse femme, ta mère. »

« Elle est morte, maintenant. »

La voix d'Elena avait tremblé.

« Je sais. Tes parents, tu n'as pas été la seule à les perdre. Nous les avons tous perdus. »

Les jours passaient et elle guérissait lentement. Combien de semaines ? Dans la chaleur suffocante de l'été, la notion du temps disparaissait. Et puis, dans cette uniformité, elle avait commencé à vomir, matin après matin.

« Il n'y a pas de doute », avait fini par dire Marco.

Terreur et perplexité étaient revenues d'un coup.

« Marco, qu'est-ce que je vais devenir ? »

« Tu as dit toi-même, mon chou, que les enfants ne pouvaient être que le fruit de l'amour. »

« Oui, justement, et maintenant... »

« Justement. Tu aurais un enfant sans père, et le type qui t'a fait ça était peut-être un taré. »

« Je sais, je sais ! Mais alors... ? »

« Un de ces soirs, lorsque la doctoresse viendra, on va te faire une petite opération. La doctoresse est gynécologue, tu n'as rien à craindre, ça ne te fera même pas vraiment mal. On n'a pas le droit de faire naître un enfant dans des conditions pareilles. »

« Ce n'est pas un péché, de faire ça ? »

« Il y a des gens pour qui c'est un grand péché. Mais c'est un plus grand "péché" encore d'hypothéquer deux existences, la sienne et la tienne. »

« Et je pourrai avoir des enfants, après ? »

« Une douzaine, si tu y tiens. Et, au moins, tu auras une chance de les rendre heureux. »

Deux ou trois jours s'étaient ensuivis pendant lesquels personne n'était venu. Elle grossissait. Un enfant... Elle s'était surprise, en mangeant sa polenta, à penser qu'elle le nourrissait.

\*

\* \*

Un après-midi, Olga était arrivée vers quatre heures, en pleine chaleur encore.

« Je finirai par croire que c'est le meilleur moment pour se déplacer, les Boches sont assommés jusqu'à six heures au moins », avait-elle dit en enlevant son fichu. « Ça va, petite ? Pas de règles ? Montre-moi ça. »

Elles étaient allées dans la chambre, la doctoresse avait palpé.

« Eh bien, il n'y a pas de doute. Marco t'a expliqué ? »

« Oui. »

« Et qu'est-ce que tu en penses ? »

Elena ne savait plus qu'en penser.

« Marco dit que je n'ai pas le droit d'avoir un enfant hypothéqué », avait-elle fini par dire d'une voix à peine audible.

« Il a raison. Tu as déjà mangé aujourd'hui ? »

« Ce matin. »

La doctoresse l'avait fixée un instant, elle avait saisi le trouble dans la voix d'Elena.

« Il faut oublier les conventions, Elena. Nous sommes hors des règles actuellement. Ne crois pas que ce que je vais te faire serait aussi simple s'il n'y avait pas la guerre. Alors ? »

Elle lui avait souri, tendrement, pour la première fois, et lui avait passé une main dans les cheveux.

« Je... Je c...crois que je comprends, Olga. Excuse-moi. »

« Ne t'excuse pas, mon petit, c'est nous qui devrions nous excuser d'avoir permis qu'on fasse ça à ton innocence. Va te coucher, va, on va faire ça tout de suite. Ah, attends ! »

Elle était sortie, avait déchargé un de ses sacs à pommes de terre de la carriole.

« Tiens, je suis passée chez toi, il y a quelques jours, je me suis procuré quelques-unes de tes affaires. Les fascistes ont tout fouillé. En tout cas maintenant c'est clair, quelqu'un a donné tes parents. Quand tu te relèveras, tu pourras jeter cet horrible tablier noir d'écolière que tu portes depuis deux mois, et mettre une robe. Va, va au lit ! »

Elle était montée avec son sac, qu'elle avait défait sur le lit. Ses affaires de petite fille. Elle avait effleuré distraitement les ruches à la taille d'une robe bleu ciel – elle se souvenait distinctement du jour où sa mère les avait brodées. Je suis toute seule. J'ai peur.

Marco l'avait trouvée sagement couchée, les yeux au plafond, la mâchoire contractée.

« Je vais te faire une piqûre qui t'endormira un peu. Dans une demi-heure, tu ne sentiras plus grand-chose, et puis, quand l'effet sera passé, tu ne sentiras plus rien du tout et ce sera fini. Tu as peur ? Tu m'entends ? Tu as si peur que ça ? »

Il avait fini la piqûre.

« Reste avec moi, Marco, s'il te plaît. »

« Il faut que je descende un instant, mais je reviens tout de suite. »

Elle était restée seule. Elle se balançait lentement sur une mer calme. Elle pensait à ses parents. À cet enfant qui n'allait pas exister. À sa vie au village. À la rivière qui luisait comme une route dorée, le soir, au coucher du soleil. Elle la voyait bien, lorsqu'elle poussait la balançoire assez haut. Papa et maman étaient là. Ils lui apprenaient à aller à vélo dans le chemin bordé de peupliers. Maman lui tenait la main. Vas-y, je t'aide à te tenir. Appuie-toi. Viens ici, ma petite fille. Je suis une femme, je peux même avoir des enfants.

Maman, je le sens, il bouge, il me fait mal. Il pleure peut-être. S'il a faim, comment le nourrirai-je, maintenant ?

\*  
\* \*

Elena avait ouvert les yeux. Marco lui tenait la main.

« Alors, ça va ? Ce n'était pas si terrible, hein ? »

« C'est déjà fini ? »

Il avait ri.

« Et depuis longtemps ! Je commençais même à m'inquiéter, tu dors depuis hier soir avec une petite piqûre de rien du tout. »

« Olga est encore là ? »

« Elle vient de partir. Parfois, je me demande comment elle tient le coup, avec tout ce qu'elle fait. »

« Et toi, tu es guéri ? »

« Oui, il paraît que je vais pouvoir repartir aussitôt que tu seras remise. Ne fais pas cette tête-là. Je reviendrai, tu sais. »

« Et moi, alors ? »

C'était sorti comme un cri.

« Tu deviens l'aubergiste, comme moi avant. Tu ne pourrais pas te montrer, parce que les fascistes t'ont cherchée. »

« Ils m'ont cherchée ? Moi ? »

« Ils ont probablement pensé que tu saurais quelque chose. De toute manière, tu devras apprendre à dormir le jour et à veiller la nuit, parce que les copains ne se déplacent qu'avec les hiboux. »

« Ils sont gentils ? »

« Tous des gentlemen, ne t'en fais pas. »

Cela n'avait pas dissipé sa soudaine panique.

« Mais moi, j'aurais préféré faire quelque chose comme vous. »

« Tu sais, c'est très important que quelqu'un garde la maison, et plus l'hiver approchera, plus ce sera important. Les Alliés ont débarqué en Normandie mais, avant qu'ils n'arrivent ici ou que nous ayons chassé les Allemands, on va encore avoir besoin de se cacher longtemps, hélas. »

« Je peux me lever ? »

« On va voir ça. Assieds-toi. Très bien. Sors les jambes, pose les pieds par terre... Magnifique. Debout, vas-y. Votre bras, Mademoiselle. On fait un tour de la chambre ce matin, deux cet après-midi, et demain tu cours comme un lapin. »

Ils avaient parcouru la chambre à pas lents.

« Voilà, lapin. Tu vas pouvoir recommencer ta vie à zéro, maintenant. En attendant, recouche-toi. »

\*

\* \*

Et Marco était parti. Elle s'était retrouvée seule à la ferme, inquiète au début, bientôt rassurée par l'habitude. Elle avait appris à rester dans le noir, la lumière aurait pu révéler sa présence. Elle n'allumait la bougie que lorsque les partisans venaient et que quelqu'un faisait le guet.

Elle ne parlait jamais avec personne. Lorsqu'ils venaient, elle leur faisait un peu de polenta et du très mauvais café, c'était généralement tout ce qu'elle avait. De temps à autre un des types lui

apportait du pain rassis, du fromage. Personne ne mangeait à sa faim, jamais.

Pendant la journée, elle faisait de petites promenades prudentes, réparait les vêtements que les maquisards lui laissaient parfois, lisait les morceaux de journaux qu'ils lui apportaient.

Août était devenu septembre, puis octobre. Protégée par ses buissons qui se dégarnissaient mais restaient impénétrables, Elena avait perdu le contact avec la société, avec le temps. À chacune des rares visites de la doctoresse qui venait opérer quelque blessé léger dans la cuisine, elle l'implorait de lui laisser faire quelque chose.

Olga refusait chaque fois.

« Ça ne peut plus durer longtemps, la guerre. Ils ont libéré Paris, Strasbourg, tout le sud de l'Italie. Toi, tu en as eu largement ta part. Ici, tu es utile et planquée. Profites-en. »

« Mais je ne fais rien. »

« Parce que depuis quelque temps dans ce secteur nous n'avons eu que des égratignés ou des morts. Mais si on avait plusieurs blessés à soigner sérieusement, tu ne saurais plus où donner de la tête. Ça risque encore de se produire, entre les nazis et les fascistes, ils ne nous font pas de cadeaux. »

\*

\* \*

Vers la mi-octobre, la doctoresse était arrivée un jour en plein après-midi, avec Marco, et un blessé dans la charrette. Elena avait tout de suite compris,

à leur tête, que c'était sérieux. Elle était sortie. Le blessé était recroquevillé faute de place, et recouvert de sacs vides. La doctoresse et Marco avaient sauté de la charrette, et elle les avait aidés à enlever les sacs.

L'homme portait un uniforme d'officier allemand.

« N'aie pas peur, il ne mord pas », avait dit la doctoresse avec sa sécheresse habituelle.

Ils l'avaient porté sur la table de la cuisine. Autour de ses yeux fermés, il y avait des ombres noires. C'était la première fois qu'Elena voyait un blessé grave. Ce visage abandonné, si visiblement proche de la mort, lui avait fait oublier l'uniforme.

Olga l'avait renvoyée. Elle avait l'air si soucieux qu'Elena n'avait rien osé demander ; elle s'était assise devant la maison, et elle avait attendu.

Il faisait nuit lorsque Marco était enfin sorti.

« On l'a mis dans ton lit, chou, c'est le meilleur de la maison. Il s'appelle Max. »

Il s'était écroulé auprès d'elle.

« C'était difficile ? »

« Terrible. Il avait une balle presque dans le poumon. »

« Et maintenant ? »

« Il survit. »

« Pourquoi vous occupez-vous de lui ? Il est allemand. »

« Tu sais quoi ? Des Allemands comme celui-là, il y en a peut-être un sur mille, un sur dix mille. Mais ce sont eux qui nous font croire en l'honneur de ce peuple déshonoré. »

Elle était restée sceptique.

« Comment êtes-vous si sûrs que c'est un bon Allemand ? »

« Crois-tu que nous l'aurions amené ici, autrement ? Un officier en uniforme ? »

« Comment le connais-tu ? »

« Je l'ai rencontré le jour où nous avons eu un accrochage près de Cassano. Il y avait eu deux morts de notre côté, et huit ou dix du leur. Pour se venger, ils ont ramassé indistinctement tout ce qu'ils ont trouvé sur leur chemin, depuis les bébés jusqu'aux vieillards. Deux cents personnes. Ils les ont mises dans l'église et ils ont décidé de tous les fusiller après leur avoir fait creuser une fosse commune sur la place. L'idée de la fosse commune, c'est le type qui est là-haut qui l'a eue, pour gagner du temps. En fait on lui avait ordonné d'enfermer la population entière dans l'église et d'y mettre le feu. Pendant que quelques hommes creusaient sur la place, il a fait fuir les gens par la sacristie, non sans avoir assommé lui-même les soldats qui gardaient la sortie. J'y étais, dans cette église, je l'ai vu faire. Nous avons tous été sauvés, y compris les pauvres types qui creusaient sur la place. »

« Et lui ? Il a fui avec vous ? »

« Tu veux rire ! Bien sûr que non. Il est resté, a ramené ses hommes au quartier général allemand, pour épargner leur tête, à eux aussi, et pour nous permettre de gagner du temps. Il a dit calmement qu'il n'y avait plus personne à fusiller à Cassano. Ils l'ont condamné à mort dans les deux heures. Heureusement que, dans leur sinistre logique, ils ont des règles. Par exemple, un officier, ça ne s'abat

pas comme n'importe quel Italien, on fait ça à l'aube. Nous l'en avons sorti avant.»

«Ç'aurait pu être un grand bluff pour vous noyauter et nous arrêter tous.»

«Bien entendu. Nous nous sommes méfiés de lui assez longtemps. Mais tu ne te rends pas compte des trucs qu'il a faits grâce à son uniforme et à ses connaissances. Il n'a peur de rien. Il entre dans les bureaux de la Gestapo, figure-toi, il donne des ordres qu'ils exécutent avant d'avoir compris qui il pourrait être. Ce matin, il a eu de la malchance. Une balle perdue dans un accrochage. Maintenant que l'opération a réussi, il s'en tirera, probablement. Je vais rester deux ou trois jours avec toi et, une fois qu'il ne faudra plus panser sa blessure, tu pourras t'occuper de lui. Soigne-le bien. Ce serait terrible, s'il mourait.»

«Pourquoi lui, il meurt tellement de monde...»

«Mais pour nous Max est un symbole, si tu veux. Un symbole de fraternité. C'est un Allemand, mais il se bat avec nous parce qu'il refuse le nazisme. C'est quelque chose, ça, non?»

«Peut-être. Et toi, Marco, ça va?»

«Pas tellement. Mais, par les temps qui courent, on n'a pas le droit de se plaindre.»

«Je te soignerai aussi, pendant que tu es ici.»

«Merci, lapin, j'en profiterai.»

«Combien de temps est-ce que tout ça va encore durer, Marco?»

«Ça ne peut plus être long, c'est impossible. Ils ont été chassés de Russie, d'Afrique, de France

même. Paris et Rome sont libres. Les Alliés ne sont pas loin d'ici, tu sais. Et les Allemands ont perdu des quantités incroyables d'hommes. Pauvres types ! »

« Comment, pauvres types ? »

« Mais oui. Ils se sont laissé endoctriner par ignorance, et ils sont morts bêtement, pour Hitler. Pour un mirage. Pour rien, quoi. Viens, rentrons, il faut qu'on t'arrange un lit quelque part. »

Une fois Marco parti, elle avait soigné Max. Mais elle n'avait pas échangé avec lui plus de dix mots à la fois de tout le temps qu'ils avaient passé ensemble. Il lui demandait ce dont il avait besoin, de sa voix bizarre. Elle le lui procurait et restait aussi loin de lui que possible.

Lorsque enfin il était parti, il neigeait à gros flocons. Il lui avait souri, de son sourire à la fois félin et éclatant.

« Je vous souhaite une vie heureuse, Mariuccia. »

« Merci. »

« Vous verrez, la guerre est bientôt finie. Nous pourrons reconstruire la paix. Vous aussi. »

En le regardant s'éloigner, elle avait presque regretté de n'avoir pas pu être plus proche de lui.